

Remarques introductives à une réflexion sur le "prophétique"

Par Michel Cornu

Nous distinguons par convention le prophétique du prophétisme. Nous limitons, par convention également, le prophétisme au sens qui nous en est donné par les textes, dits prophétiques, de l'Ancienne Alliance. Le prophète est, dans l'histoire d'Israël, un témoin de l'Alliance établie entre Dieu et son peuple. Il ne prédit pas l'avenir à la manière d'un devin –la prédiction est proscrite d'Israël- mais annonce que si le peuple et les dirigeants auxquels il s'adresse aussi ne changent pas de conduite, alors les conséquences suivront. Le prophète est à la fois par et dans l'Alliance, à la fois dans l'ordre de l'infini et dans celui du fini par l'exigence répétée de l'actualisation permanente de l'Alliance dans le temps de l'histoire. L'Alliance implique une responsabilité dont le prophète se rend solidaire quand il met en garde la communauté: choisir la vie et non la mort, choix proposé à l'homme dans le Deutéronome. Le prophète a ainsi confiance dans le Dieu créateur d'une création bonne; il ne succombe ni à l'illusion de l'auto-fondation, ni à la désespérance de ne voir dans l'histoire qu'ironie du bien placé là pour mieux permettre au mal et à la mort de se perpétuer, ni à la fuite dans la vision béate des lendemains qui chantent. Choisir la vie, c'est rester fidèle à Celui qui la donne. Cette fidélité doit se manifester par des choix et des actes tant moraux que politiques. Rude tâche pour le prophète qu'une telle annonce en des temps de vie endommagée. Aussi, plus d'un se passerait volontiers de cette tâche, mais s'y soumet comme malgré lui. Le prophète ne se contente pas de parler, il agit symboliquement. Remarquons enfin que les prophètes dont la Bible nous entretient sont des appelés, des uniques; ils ne sortent pas des écoles de prophètes qui existaient en Israël.¹

Pour le christianisme, le prophétisme est achevé puisque le Christ, le Fils de Dieu, l'envoyé du Père Lui-même, par sa vie, sa mort et sa résurrection –l'éternel qui se fait temporel, dira Kierkegaard- accomplit le temps messianique.

Par prophétique, nous voulons maintenant désigner à la fois une réflexion, une pensée et une action critiques au nom de l'espérance qui n'est espérance, et non fuite, qu'en se vivant dans le présent du temps historique. Que la philosophie ait à se faire prophétique, en tout cas à certains moments de son histoire, c'est ce que nous suggérons et qui devrait être développé.² Que le christianisme, trop souvent par le passé, engoncé dans ses privilèges, englué dans la "dogma-discipline", pour reprendre l'expression de Maurice Bellet, réduit à une morale de la rétribution ou à une spiritualité ascétique, désincarnée et oublieuse du prochain dans sa réalité sociale et politique, que ce christianisme ait besoin pour rester vivant, pour choisir la vie, du prophétique, nul, semble-t-il, ne peut le contester. C'est sur la forme et l'orientation de l'action que les divergences apparaîtront sans doute.³ Essayons pour l'instant de tracer quelques lignes générales.

Si le mal ne traversait pas l'histoire, il n'y aurait ni tragique, ni prophétique. Si l'espérance ne pouvait pas habiter notre finitude, il n'y aurait pas de prophétique, seulement de la morale. Le prophétique opère le dépassement non-hégélien du tragique et de la morale. Il répète, à sa manière, le saut kierkegaardien. En même temps, sans se confondre avec elle, il s'inscrit dans la tâche de la pensée.

La philosophie et les philosophes ont trop souvent oublié le tragique. Citons ici simplement deux passages du beau livre de François Chirpaz sur le tragique:

"L'interroger (la philosophie) n'est pas, pour autant, la congédier, quand bien même elle s'est, si souvent, faite sourde à la voix de la détresse et du malheur des hommes et quand bien même son regard a, si souvent, manifesté une singulière myopie devant la complexité de l'homme et la violence de l'histoire humaine. C'est dans la littérature que le tragique a trouvé le lieu privilégié de son expression. La littérature pourtant ne saurait se substituer à cet effort de la pensée qui, depuis si longtemps, a pris forme dans la philosophie. C'est pourquoi s'attacher au tragique est, bien plutôt, maintenir, à l'intérieur de la pensée philosophique, une

¹ Sur ce point, voir, par exemple, André Néher, *L'essence du prophétisme*, Calman-Lévy, Paris, 1972, et Samuel Amsler, *Les actes des prophètes*, Labor et Fides, Genève, 1985. (Essais bibliques, N°9.)

² Cf. Anne Dufourmantelle, *La vocation prophétique de la philosophie*, Cerf, Paris, 1998. (coll. La nuit surveillée.)

³ Il y a pourtant un critère évident: le prophétique ne peut que critiquer, contester toute forme de puissance qui rend l'homme esclave et toute prétention à s'approprier Dieu ou l'Absolu. Hier, en URSS, l'église se faisait trop souvent complice du pouvoir totalitaire et les dissidents, chrétiens ou non, menaient une action prophétique. Dans les États-Unis d'aujourd'hui, les autoproclamés "évangéliques" se font complices, sous prétexte d'être "les boucliers de la Bible", des crimes du pouvoir américain ou israélien.

attention à ce qui a été, si souvent, la part escamotée de l'expérience humaine, cette contradiction qui ne cesse de la «travailler» pour son bonheur et son malheur."⁴

"La pensée tragique n'entend pas renoncer à l'exigence propre à la philosophie, mais à la condition que cette dernière soit à même de rendre compte de l'intégralité de ce qui se donne dans l'épreuve. En admettant que, pour elle aussi, le chemin vers le comprendre et le connaître passe par l'épreuve qui la déloge de ses certitudes."⁵

Si le tragique tente de témoigner de la souffrance ou de narrer le mal en excès en l'homme et dans le monde, la morale, quant à elle, comme téléologique et déontologique à la fois, permet la vie en commun tout en préservant la spécificité de l'individu. Ceci dans des sociétés qui, traditionnellement, s'articulent autour de la morale, du droit et du politique, ou du religieux. Dans une société éclatée, telle la nôtre, où les normes imposées par la raison instrumentale ont pris la place des mœurs, où l'individualisme conduit à la mort, aussi bien de l'individu que du lien social, la tentation est – certains diraient sans doute la tentative- de combler le déficit moral et politique par "l'éthique". Celle-ci pourtant n'empêchera pas le totalitarisme de l'économisme de continuer ses destructions. Tout le monde a d'autant plus ce mot "d'éthique" à la bouche qu'il permet aux habiles d'ignorer la morale et de mieux exploiter autrui en bonne conscience; ceci dit pour l'aspect idéologique de l'engouement pour l'éthique d'entreprise, de placements, la bioéthique, la guerre propre, la défense de l'axe du bien, et j'en passe. N'est-il pas surprenant qu'il y ait des professionnels de l'éthique? Après Socrate fonctionnaire, l'éthicien institutionnalisé? On apprend l'éthique dans des cours ad hoc, comme on apprenait la pâtisserie faite maison. Il y a, bien évidemment, un autre aspect plus sérieux de l'éthique: ce qui m'indique ma responsabilité d'unique et m'y assigne, ce qui ne naît ni d'un savoir, ni de la seule autonomie de la volonté, mais du visage d'autrui, de l'autre dont j'ai à répondre. Chez Lévinas, philosophe emblématique du primat de l'éthique sur la métaphysique et sur le politique, je suis infiniment responsable d'autrui, je suis l'otage d'autrui. Que cette absolutisation de l'autre puisse, contre toute l'intention manifeste, ramener cet autre à un absolu "métaphysique", qu'elle ne nous sorte pas de la mauvaise conscience qui est le pendant de la bonne conscience, que cette relation asymétrique devienne négation de l'altérité, il faudrait, une fois, mais tel n'est pas notre propos dans ces notes, en débattre sérieusement.

⁴ François Chirpaz, *Le tragique*, p.7. P.U.F., Paris, 1998. (Coll. Que sais-je?)

⁵ *op.cit.*, p.23.

Exprimons simplement ici une crainte: que le triomphe de l'éthique ne signifie aussi l'adieu au philosophique, au politique, au prophétique.

Le prophétique dépasse, sans les nier, la morale et l'éthique, tout en prenant en charge le tragique. Confiant dans l'espérance, il met en œuvre une raison critique qui dénonce le mensonge, l'illusion, l'exploitation de l'homme par l'homme, la négation du droit de chacun d'être un homme, le mal que l'homme fait à l'homme au nom de ses dogmes, ou encore sous prétexte de savoir ce qu'est le bien et le mal. A la manière des cyniques, il ne se contente pas de la parole mais traduit la réflexion et la volonté par des actes symboliques. Devant et dans le désespoir qui, comme dit Adorno, est l'ontologie qui traverse l'histoire (si tant est qu'une ontologie traverse l'histoire!), il résiste à la résignation par un mouvement de révolte qui, elle-même, ne serait pas sans l'espérance. Pas de nostalgie donc, mais une mélancolie certaine, si l'on comprend celle-ci comme la conscience existentielle de l'impossibilité de réaliser l'infini qui pourtant nous habite. Et ce sont ce désespoir, cette mélancolie qui, faisant abandonner tout espoir, ouvrent à cette dimension d'espérance propre au prophétique. Et ceci, non pas dans l'immobilisme de l'acquis, mais dans un perpétuel va-et-vient entre raison critique et espérance d'une part, entre désespoir et espérance d'autre part. Le prophétique nous tient ainsi à distance du pessimisme comme de l'optimisme.

La dimension d'espérance ne peut en effet jamais devenir une possession. On peut avoir de l'espoir et même avoir l'espoir, mais on ne peut qu'espérer l'espérance dans l'espoir ou dans le désespoir. En même temps, c'est au nom seul de cette espérance que la révolte, que l'action prennent sens d'infini dans le fini, c'est cette espérance qui libère de l'enfermement en soi-même ou dans le groupe, ou le parti, ou la chapelle comme référence tautologique, elle qui éclaire les "bonnes" raisons de se révolter. C'est cette espérance encore qui permet de ne pas confondre non seulement la raison avec le rationalisme, mais aussi la foi, qui pas plus que l'espérance ne peut être possédée, avec la croyance qui n'est toujours que des croyances, ou des convictions, ou des certitudes, de ne pas confondre la foi avec les errances, traversant l'histoire, ravageant le sens et l'existence, des dogmatismes de tous bords. Le prophétique: le dépassement paradoxal du tragique, de la croyance et de l'éthique. Paradoxe qui se manifeste

au sein même du quotidien religieux, politique, moral, éthique. Esthétique aussi, au sens où Dostoïevski tient cette parole apparemment énigmatique: que la beauté sauvera le monde.⁶

© Michel Cornu

www.contrepointphilosophique.ch

Rubrique philosophie

Décembre 2002

⁶ Autour de ce thème, cf. Michael Löwy et Robert Sayre, *Révolte et mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité*, Payot, Paris, 1992. (Coll. Critique de la politique.)